

POL

LA

# POLICE SECRÈTE

EN TURQUIE



AKADHMIA  
AOHNAN

PARIS

IMPRIMERIE NOIZETTE

8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, 8

—  
1892

3176

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ

POL

AB

# LA POLICE SECRÈTE

EN TURQUIE



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

8



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ

LA

# POLICE SECRÈTE

EN TURQUIE



ΑΚΑΔΗΜΙΑ



PARIS

IMPRIMERIE NOIZETTE

8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, 8

—  
1892

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ

LA

## POLICE SECRÈTE EN TURQUIE

---

Depuis leur conquête jusqu'à l'ambassade de Lord Stradford Redcliffe Caning, les Turcs, dans l'ignorance de toute police, n'avaient jamais éprouvé la nécessité d'une organisation qui déjà s'étendait à tous les peuples civilisés.

Appelés, pour ainsi dire, à régénérer l'Empire d'Orient, qui s'inclinait vers sa chute, alors que l'Eglise orthodoxe elle-même se trouvait placée sous la menace d'une invasion et d'une pression de l'Occident, les vainqueurs de Constantinople possédaient dans leurs partisans, grâce à l'influence des intérêts personnels, tous les agents nécessaires à les bien renseigner sur les affaires importantes du pays et des environs; mais il serait difficile de trouver dans ce fait d'initiative individuelle rien qui ressemblât aux rouages savants et compliqués d'une administration policière.

Les Turcs, comme tous les sectateurs de l'Islam, gardiens jaloux de leur vie domestique, n'y laissaient pénétrer nul regard profane capable d'en troubler la tranquillité; par contre, leur existence sociale avait pour ébat et pour théâtre les cafés, les boutiques, les lieux choisis, soit dans les rues de la ville, soit encore à la campagne, au bord d'un ruisseau, à côté d'une

fontaine, à l'ombre des arbres, sur un moelleux tapis de verdure.

Avant de réintégrer le logis pour s'y reposer des fatigues d'une journée bien remplie, qu'on fût ou non d'une croyance différente, et sans souci de race, on se réunissait pour échanger des idées en respirant un air plus pur, en admirant aussi les beautés de ce fier pays, déjà réduit en partie par l'Islam, et dont on entrevoyait vaguement la conquête achevée.

On parlait peu, le Musulman n'est pas prolix; mais on observait beaucoup et l'on pensait davantage. Les envahisseurs, semblables à ces oiseaux dont la force est un talisman pour contenir les carnassiers voraces et les éloigner de la proie qu'ils se sont assurée, paraissaient se recueillir de l'activité des batailles dans une somnolence coupable; en réalité, ils ne cessaient de veiller, prêts toujours à défendre de leur bec, de leurs ailes et de leurs serres ce que la fortune, sollicitée par leur courage, leur avait apporté de butin.

Cette force de résistance constituait leur police invisible et muette.

Il ne s'agissait pas pour connaître les secrets d'une famille d'écouter derrière les portes, de regarder à travers les serrures ou les fenêtres d'une maison, de s'introduire furtivement dans une demeure habitée; si les agents du gouvernement y pénétraient, sans en avoir été priés, c'était par force, en enfonçant l'huis, en brisant la croisée, en hommes fiers et libres. Armés du bâton ou du yatagan, suivant les circonstances, ils demandaient impérieusement ce qu'ils voulaient connaître. C'étaient alors des perquisitions ostensibles, surtout ostensiblement faites, auxquelles ils se livraient courageusement en exposant leur vie; mais jamais par trahison, malice ou espionnage. Ceci même explique comment un heydoute, un bandit jouissait chez eux de la considération qui s'attache

aux héros, tandis qu'un voleur était méprisé à l'égal d'un être vil et lâche; cette opinion est restée la même parmi le peuple.

Lorsque l'anéantissement des Janissaires, cette cohorte militaire si redoutable sur le sol ottoman, eut été résolu, on n'essaya de recourir ni à la ruse, encore moins à la suspicion pour les détruire; dans les rues, sur les places publiques, partout où on les rencontrait, on leur ordonnait de se dépouiller de leur justaucorps; la vue du signe distinctif tatoué sur leurs bras devenait pour eux un arrêt de mort immédiat; ce procédé trop élémentaire et si expéditif, constituait la manière de simplifier toute enquête.

Ce fut précisément le motif qui permit à un certain nombre de soldats d'échapper au massacre ainsi qu'il advint du père d'Ahmet Rassim-Pacha qui dut la vie au dévouement de sa femme, d'origine grecque et chrétienne de naissance. Lorsque commença la poursuite furibonde qui devait être si fatale aux compagnons de son mari, elle supplia celui-ci, haut dignitaire dans les Ortas (1) de se travestir en bonne vieille paysanne et dès qu'elle aperçut le détachement de bortandjs (2) chargé de l'arrêter, elle le contraignit à venir au devant d'eux :

— Faut-il vous montrer nos bras ? demanda-t-elle effrontément au chef en poussant sa fausse compagne,

— Retirez-vous toutes les deux, répondit l'homme de guerre affectant un souverain mépris, nous ne sommes pas venus pour examiner les femmes; allez à vos affaires de ménage et laissez-nous tranquilles.

C'était précisément ce qu'espérait l'épouse dévouée, aussi sans attendre une nouvelle rebuffade, conduisit-elle son mari et son fils jusque sur un bateau grec qui

1. Tribu, ou plutôt légion.

2. Littéralement : jardinier potager ou maraîcher; mais chez les Janissaires, le mot signifie artilleur ou canonnier parce que ces mêmes soldats étaient aussi des jardiniers.

préparait ses voiles pour Athènes. L'enfant grandit là, dans la foi chrétienne, acheva de brillantes études et revint plus tard habiter Stamboul avec ses parents. Après avoir servi dans le drogomanat pendant plusieurs années, il fut créé Pacha, occupa successivement des postes importants, se distingua dans tous par son activité, sut apporter une grande habileté à conduire les enquêtes, à combiner des pièges, à découvrir les complots ; bref, il possédait toutes les qualités qui distinguent un agent de police secrète. Mais il chercha vainement, même avec l'appui des ambassadeurs et le suffrage des patrons, à obtenir le poste de Ministre de la police qu'il convoitait ardemment.

Tous les grands Vizirs, quelles que fussent leurs opinions politiques, répondirent invariablement à ceux qui plaidaient en sa faveur : « Cela est incompatible avec nos mœurs, et tout à fait en dehors de nos idées et de nos principes. Nous accepterons des Talleyrand et des Carnot parmi nous, jamais nous n'y introduirons de Fouché ! »

\* \* \*

Sous le règne du Sultan Abd-el-Aaziz, ce même Ahmet-Pacha, dont nous venons de parler tout à l'heure, devenu par son mariage parent de Midhat-Pacha, introduisit la police secrète dans le Vilayet du Danube, aidé dans sa tâche par des volontaires étrangers, lors de l'insurrection bulgare si laborieusement amenée et fomentée en 1869. A force d'espionnage et

de perquisitions, il réussit à faire pendre une centaine de Bulgares, tandis que les deux cents insurgés, passés de Roumanie à Sistow, battus et dispersés, avaient à peine fourni quarante individus aux bandes qui fuyaient devant l'autorité, dans les Balkans.

Les procédés qu'on employait pour arriver à la découverte des conspirateurs plus ou moins avérés ne manquaient pas d'une certaine originalité de conception, et l'échantillon que nous allons en fournir ne laissera pas que de surprendre agréablement le lecteur :

Dans le Vilayet d'Hélène, près de Tirnova, vivait un riche Tchorbadjî (1), parent de l'évêque Hilarion, initiateur de l'Église nationale. Ce titre de parenté en laissant croire qu'il devait être un ardent patriote bulgare, lui donnait une haute considération que rehaussait encore sa grande fortune décuplée par un commerce jusque-là très prospère ; or il advint qu'un ingénieur étranger, affilié à cette police occulte dirigée par Ahmet Rassim-Pacha, vint un jour lui rendre visite jusqu'au milieu des siens, et là, tout en jouant avec les enfants, auxquels il distribuait des bonbons, il aperçut une gravure par eux grossièrement coloriée en vert, et qui dans sa mauvaise lithographie, représentait le roi Clichman sur son cheval de parade. Les petits interrogés racontèrent que ce tableau, dont ils s'étaient adjudgé de leur autorité privée la libre disposition, était naguère encore suspendu dans la principale chambre de la maison, que leur père l'avait récemment enlevé de sa place habituelle pour l'enfermer dans un coffre d'où leur curiosité n'avait point

1. Au propre, ce mot signifie : *un cuisinier qui prépare la soupe* ; chez les Janissaires, on désignait par ce nom un officier supérieur parce qu'on les recrutait parmi ces confectionneurs de soupe. Plus tard et par mépris, les Turcs appelaient les chrétiens de ce nom, en remplacement des mots polis : *Efendi* ou *Agha* qui signifient : *monsieur*.

tardé à l'extraire, et ils comptaient, dans leur foi naïve, obtenir de la bienveillance paternelle toute renonciation à une œuvre aussi artistique pour eux.

L'ingénieur pour détruire brutalement leurs illusions, commença par s'adjuger l'image, puis il pria le Tchorbadjî de vouloir bien lui prêter deux cents livres turques, sur parole, ce que celui-ci refusa net. Sans insister davantage, il partit de la maison, se rendit à Tirnova et montra à Midhad-Pacha, ainsi qu'à Rassim-Pacha, la gravure curieuse qu'il rapportait avec lui, ajoutant cette réflexion subtile que le vert, ayant toujours passé pour l'emblème de l'espérance, et le cheval du héros bulgare étant barbouillé de cette couleur, il y avait dans ce fait comme une manière habile de proclamer l'insurrection et de laisser deviner le sens qu'on y attachait.

Le Tchorbadjî fut arrêté et interrogé. Il s'excusa de son mieux, déclarant que les enfants avaient été sévèrement réprimandés, tout à la fois pour la perte de la gravure, pourtant sans aucune valeur, que pour le goût détestable dont ils avaient fait preuve en créant un cheval vert-pomme; ces raisons ne purent prévaloir. Il fut condamné à être pendu, et il le fut haut et court, tandis que tous ses biens confisqués s'en allaient enrichir le Trésor.

\*  
\* \*  
\*

Bien des essais de ce genre furent tentés sur la population bulgare, que les événements devaient cruellement venger quelques années plus tard; mais

en revanche combien de coupables du droit commun ou de dissidents politiques furent sauvés, au contraire, par l'absence de police secrète !

Le père de celui qui coordonne ces faits habitait la ferme de Sarli-Bosna, qu'il tenait des libéralités du Sultan Abd-ul-Médjid, et il possédait pour voisin, dans un lieu qu'on appelle Hadem-Keng, un certain Ahmet Bayraktar (1), ancien porte-étendard des Janissaires, homme énergique, très résolu, dont on avait tenté de s'emparer, après la destruction de sa cohorte, mais qui, s'étant défendu comme un lion, lors de la prise des casernes d'At-Méidan (2), fut assez heureux pour s'échapper au galop de son cheval, suivi presque aussitôt de son fidèle séis (3).

Celui-ci, poussé par un dévouement que n'ont pas toujours les serviteurs, et fort au courant des ordres donnés par Hussen-Pacha pour reconnaître des Janissaires à la marque distinctive qu'ils portaient tous au bras, supplia son maître d'intervertir les rôles, c'est-à-dire de lui céder son cheval, après avoir échangé leurs vêtements et demarcher à ses côtés comme un simple domestique, ce qui fut accepté joyeusement.

Lorsque les deux hommes se présentèrent à Hadem-Keng, ils trouvèrent les Bostandjis occupés à fouiller la maison dans les recoins les plus secrets, le séis alors descendit de sa monture, montra son bras tout à fait exempt de tatouage et demanda hardiment si son palefrenier devait imiter son action.

Les fonctionnaires du Gouvernement le toisèrent avec cette importance qui sied si bien à la force légale :

— Qu'avons-nous besoin d'examiner cette charogne, répondirent-ils en se mettant à rire. Va-t'en et qu'Allah te conduise !

1. Le mot *Bayraktar* signifie lui-même : porte étendard.

2. Hippodrome.

3. Palefrenier.

\* \* \*

Ahmet Bayraktar était un riche propriétaire foncier, possédant une multitude de terres labourables, des prairies bien arrosées, des bois ombrés, une maison commode, des constructions appropriées à l'exploitation de la ferme, une tour à trois étages, percée de meurtrières et pourvue de portes solidement barrées. Comme il ne manquait point d'argent, il obtint par des distributions intelligentes à ses anciennes connaissances, restées ou devenues influentes, le titre honorifique de Kouroudji (1) des biens du Sultan. Une circulaire, lue dans les mosquées des villages environnants, fit connaître à la population qu'il était devenu chef de la police rurale des districts modèles, où l'administration devait être installée selon les lois du Tanzimat. (2)

Dans son immense exploitation agricole, en dehors de lui-même et de l'homme auquel il devait d'être encore existant, on aurait cherché vainement d'autres créatures animées que deux chevaux escortés d'un vieux lévrier. Cependant, les granges regorgeaient de blé, débordaient de paille, de foin et de tous les produits que donne la terre ; les champs se trouvaient soigneusement labourés, ensemencés, moissonnés suivant l'époque, sans aucun retard, avec une régularité d'horloge ; le

1. Garde champêtre.

2. Nouvelle constitution proclamée par le Hati-i-Houmayun de Gul-hané, par le Sultan Abd-ul-Médji-Khan.

garde-manger et l'office contenaient en tous temps des provisions pour cent personnes !

D'où pouvait donc provenir un si parfait ordonnement ? C'est ce que nous allons expliquer brièvement.

\* \* \*

D'un bout à l'autre de l'Empire ottoman, les travaux agricoles étaient exécutés par des ouvriers qui dans la saison favorable descendaient de leurs montagnes ou venaient des provinces stériles apporter leurs bras à qui les voulait utiliser. Ces travailleurs se présentaient, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, par bandes organisées presque militairement, disciplinées comme une armée, comme elle aussi ayant ses chefs qui s'abouchaient avec les propriétaires, discutaient les conditions, louaient enfin leurs hommes pour un salaire quotidien ou pour une rétribution en nature.

Si les moissonneurs, les faucheurs et les laboureurs constituaient l'infanterie de ces détachements, on peut dire qu'ils n'étaient point non plus sans cavalerie car ils possédaient un certain nombre de chevaux pour les besoins du harman (1). En un mot, et sans exagération, c'était une véritable petite armée de nomades qui périodiquement bâclait une forte besogne, et dont l'intervention bienfaisante évitait tout retard dans la contrée : grâce à leur intervention, plus de semailles compromises ni de moissons per-

1. Battage du blé.

dues pour être restées trop longtemps debout, ou pour n'avoir pas été rentrées en temps utile.

S'il avait existé des chemins de communication à cette époque bénie du ciel, les abus eussent été pour ainsi dire supprimés; on eût eu plus d'ordre et de justice du côté de l'autorité, partant plus de sécurité pour les simples particuliers. Il n'est point exagéré d'affirmer que la Turquie occuperait actuellement une place très importante dans le monde agricole, car mieux que tout autre elle se trouvait douée de ce qui convient au développement du sol.

Ce qui devenait une vérité jadis n'existe plus aujourd'hui; depuis la guerre turco-russe, les conditions, plutôt que de s'améliorer, se sont au contraire empirées; l'absence de main-d'œuvre se fait vivement sentir dans la partie de la Roumélie laissée au Sultan par le traité de Berlin, et ce traité n'est même plus exécuté par les Bulgares, depuis la perte des Provinces Bulgares et de la Dobroudja.

\*\*\*

A l'époque où ces bandes de travailleurs commençaient à se montrer dans le pays, le Bayraktar montait au sommet de la tour et, tandis que les chevaux tout sellés piaffaient à côté du séis, que le lévrier flairait de son museau pointu les aromes apportés par le vent, lui restait dans l'immobilité d'une statue, interrogeant l'infini.

Autour de la ferme, les terrains nus laissaient apercevoir jusqu'à l'horizon des steppes ondulés, où

l'oiseau ne pouvait s'élancer dans l'espace, ou planer sans qu'il fût aperçu par cet œil de lynx que possédait encore l'ancien janissaire.

Dans ces conditions, tout aussitôt qu'une troupe apparaissait au lointain, le vieux soudard descendait, à grandes enjambées, escaladait sa monture et, suivi de son palefrenier, escorté de son chien, armé jusqu'aux dents, marchait au-devant des paysans, qu'il arrêtait du geste. Alors il s'enquérail de leur santé, les interrogeait avec bienveillance sur leur destination et, finalement, leur exhibant son bouyourtou (1), les invitait à s'arrêter chez lui.

Après les avoir introduits et enfermés dans la cour de la ferme, après leur avoir laissé le temps de se rafraîchir, de s'étirer, de se reposer, il leur ouvrait ses magasins, afin qu'ils y déposassent leurs bagages, et il achevait de les installer avec la sollicitude d'un bon père de famille qui revoit ses enfants; le lendemain, en vertu de son mandat, et comme chef de la police rurale, il les engageait à travailler dans ses champs sans stipuler une seule condition de paiement.

Il les retenait jusqu'à ce que sa besogne fût achevée, ce qui prenait un temps assez long, étant donné l'étendue des terrains cultivés, puis il les congédiait avec son éternelle bonhomie en leur souhaitant un bon voyage, et distribuant volontiers des poignées de main à ceux qui restaient les derniers, par l'espérance d'emporter si peu que ce soit d'argent ou de provisions.

C'est par ce procédé tout à fait économique qu'il fit valoir sa ferme pendant trente ans.

Si quelque fonctionnaire, — le fait arrivait rarement, — s'étonnant de l'habileté avec laquelle il administrait son bien, semblait vouloir en pénétrer le

1. Ordre de la Sublime Porte.

mystère, il haussait les épaules avec un mouvement d'indifférence absolue, et répondait :

— Je vais à la chasse avec mon serviteur et mon chien, je cours les lièvres et non les ouvriers ; mais si je rencontre les rayas (1), je les invite à vivre chez moi, je leur donne l'hospitalité et ils me remboursent par le travail de leurs bras. Je crois rester d'accord avec les intentions du sultan et je remplis mes obligations de chef de police du district.

Lorsque Lord Redcliffe démontra la nécessité d'instituer une police secrète, le Bayraktar adressa un mémoire à la Porte dans lequel il recommandait la sienne, à la fois secrète et politique, comme rapportant beaucoup et ne coûtant guère. On peut en demeurer convaincu, sans discussion.

Le second policier politique de l'Islam, dont je me souviens et qui fut nommé gouverneur du mont Athos, — c'est Hassib-éfendi Cheyfouslahwitz, — Bosniaque de naissance, honnête homme d'ailleurs, et d'un caractère essentiellement droit, mais d'une étrange naïveté.

Les instructions qu'il avait reçues à son départ lui enjoignaient d'organiser une police secrète pour tenir le Gouvernement au courant des menées monacales, sans perdre de vue les visiteurs qui, de tous les pays orthodoxes, accouraient en pèlerinage à la montagne sainte.

Le nouveau gouverneur s'établit dans la petite ville de Baric, située dans la presque île occupée par les moines, et qui sépare leur pays de celui que les femmes ne peuvent jamais franchir (2). Le hasard le ser-

1. Sujets ottomans chrétiens.

2. Lady Redcliffe Caning, grâce à la toute-puissance de son mari, alors ambassadeur d'Angleterre, est la seule femme qui put enfreindre la consigne de ces ermites antisociaux et hypocrites. Hommes à demi sauvages, les moines, les cénobites (il n'y existe plus de stylites), les ascètes et *tutti quanti*, habitant cette monta-

vit à souhait, car, dès les premiers temps de son installation, une révolte sérieuse ayant éclaté dans la ville, il se souvint des recommandations qui lui avaient été faites et voici comment il interpréta le rôle qui lui restait à jouer : sans placer personne dans la confiance de ses projets, il monta dans la cour du Conak (1), et de là il distingua ce qui se passait au-dessous et alentour.

Il vit enfoncer les portes des maisons, briser les vitres, piller les boutiques et commettre mille autres exactions; il observa les pillards se disputer, se battre entre eux, et s'égorger même, sans intervenir de sa personne, sans permettre à ses cavaliers (2) d'aller s'interposer entre les combattants, ni de se montrer dans les rues; mais ayant appris le soir que deux Grecs, nommés l'un Stravro, l'autre Yorgui se trouvaient à la tête du mouvement insurrectionnel, il donna l'ordre qu'on lui amenât le premier d'entre eux pour échanger quelques idées.

Lorsque Stravro se présenta, Hassib-éfendi lui demanda, avec une douceur angélique, et quelques larmes dans la voix, s'il avait à se plaindre de quelqu'un de la ville et ce qu'on pouvait obtenir en sa faveur qui lui fût agréable.

Son interlocuteur s'empressa, devant une si charmante réception d'énumérer avec volubilité, une kyrielle

gne, sont astreints à un jeûne qui n'autorise pas même les œufs et le laitage, si ce n'est à Pâques et à quelques autres jours de grandes fêtes; ils doivent alors se procurer ces comestibles dans les bourgs environnants; la viande leur est interdite à jamais, le poisson leur est rarement autorisé, ainsi que l'huile; mais ils peuvent se nourrir de mollusques, de crustacés et en général de tous les coquillages à sang blanc. Le plus ordinairement ils vivent d'herbes, de haricots et de châtaignes.

1. Hôtel d'un personnage.

2. Espèces d'huissiers armés ou de gendarmes du temps qu'on retrouve encore aujourd'hui, mais seulement au service des ambassades.

d'injustices criantes et d'abus révoltants dont la population et lui se trouvaient être les victimes. Il convient de rendre cette justice au gouverneur, qu'il se garda d'interrompre ce long récit autrement que par des signes de tête approbatifs, jusqu'au moment où l'orateur s'arrêta de lui-même ; alors lui plaçant la main sur l'épaule : — Tu as raison, lui dit-il, et je penche de ton côté ; Sa Majesté Impériale, le Sultan serait lui-même de ton avis, car il veut le bien de tous, c'est-à-dire l'égalité de ses sujets. Je lui écrirai certes un rapport à la suite duquel, je veux me garder d'en douter, il ne manquera pas de vous accorder une constitution ; mais que ferons-nous de ce brigand de Yorgui ? le seul qui complique la situation ! Il est ton compétiteur et davantage, car il conduit les événements, de manière à te compromettre. Ce qu'il veut, c'est te supplanter, te perdre et de la sorte hériter de ta juste influence. C'est un rusé compère ! d'ailleurs tu le connais aussi bien et peut-être mieux que moi. Va ! Surveille-le. Je te soutiendrai s'il le faut, en souhaitant, du fond de mon cœur, de le voir tomber lui-même dans le piège qu'il tendait sous tes pas.

Quelques heures plus tard le même entretien se répétait entre le chef de la police et Yorgui.

La lutte ne demeura pas longtemps sans éclater ; elle recommença le lendemain dès l'aube où les partisans de l'un se ruèrent sur ceux de l'autre, et réciproquement. Il y eut des blessés et des morts tandis que les *cavan* et les *zaptiés* (1) consignés au Conak se gardaient soigneusement d'intervenir.

Lorsque Hassib-éfendi jugea les combattants épuisés par la lutte, il ceignit son sabre et sortit dans la rue. Il ordonna des arrestations, notamment celles des deux Grecs qu'il fit transporter à bord d'un bateau, puis expédia à Constantinople, en y joignant un long

1. Gens de la police.

rapport dans lequel il exposa les faits dont il avait été témoin, et le procédé très nouveau qu'il avait employé pour pacifier la ville sans sacrifier un seul zaptié.

— Il faut remercier lord Redcliffe et la Reine d'Angleterre, ajoutait-il, d'avoir inventé cette police secrète.

Réhid-Pacha montra ce rapport au noble Lord; Hassib-éfendi reçut, avec une décoration, le grade de *caïmakan*.

Ce gentilhomme bosniaque n'en avait pas moins une singulière façon de rédiger les pièces officielles : il chargeait le Grand Vizir de remercier l'Ambassadeur d'Angleterre et Sa Souveraine d'avoir introduit la police secrète en Turquie.



En 1856, lorsque fut signé le traité de paix qui plaçait les bouches du Danube sous la garantie de la Turquie, les Cosaques de la Dobroudja et de Wilkow vinrent trouver Hassib-éfendi pour le supplier d'obtenir à leur profit le privilège de la pêche, à l'exclusion de l'Arménien Arslan et du Greco-Bulgare Dimitraki qui, de leur côté, s'efforçaient d'en devenir les concessionnaires.

Le policier jeta sur ses visiteurs un regard dédaigneux en les voyant souillés de graisse et mal peignés :

— Comment, dit-il en secouant la tête, comment pourrais-je transmettre au Padischah, c'est-à-dire à l'Etoile du monde, pur autant que l'ambre, aussi brillant que le diamant, votre demande, celle de personnages plus malpropres que la boue? Si votre audace n'était surpassée par l'inconscience, il conviendrait

de vous appliquer un châtiment exemplaire pour vous empêcher de revenir à l'assaut ; mais vous êtes des naïfs et des pauvres d'esprit, je vous ferai bénéficier de leur privilège. J'aviserais de telle sorte que vous serez satisfaits. Allez !

Et il écrivit le même jour au Sultan cette supplique extraordinaire :

— Nous, poissons du Danube, délivrés de l'esclavage moscovite et rentrés sous ta domination, nous te prions humblement, Grand Monarque, pour que tu veuilles permettre aux Cosaques de nous pêcher et d'acquitter en échange une redevance convenable. Ils sont sales et répugnants, mais ils ont combattu pour affermir ton trône et ton Empire, et puis, ils ont de l'argent, ce qui n'est point à dédaigner, laisse-leur le mérite de le déposer dans tes coffres impériaux.

La demande ainsi formulée parvint à Stamboul, elle y obtint du succès, et les Cosaques furent mis en possession du privilège qu'ils avaient réclamé ; bien plus, Réchid-Pacha, ayant recherché de la part de son maître quel était l'auteur de cette supplique fantaisiste, celui-ci, grâce à l'ingéniosité dont il avait fait preuve, reçut un grade civil.

\* \* \*

C'était l'époque où Lord Redcliffe pressait le gouvernement d'introduire l'usage de la police secrète dans ses vastes Etats, recommandant surtout de ne pas prendre exemple sur la troisième section de la

Chancellerie impériale de Saint-Pétersbourg, mais de choisir plutôt comme modèle quelques-unes des administrations d'Occident.

En même temps qu'on écrivait aux ambassadeurs ottomans à Londres, à Vienne, à Berlin, pour les engager à s'éclairer à ce sujet, on chargeait spécialement M. Sefels Soldenhof, conseiller d'Ambassade, à Paris, agent supérieur de haute et vaste intelligence, d'étudier les procédés de la police secrète organisée et dirigée par le célèbre Vidocq.

Le vieil escroc avait été placé à la retraite, mais en récompense de ses longs services, bien plus que pour l'honorabilité de son caractère, on lui avait concédé le droit d'établir une agence de police privée où l'envoyé du sultan put le relancer pour se faire expliquer l'art de découvrir, dans le temps le plus court, l'auteur d'un vol, d'un assassinat ou d'un crime politique.

Son rapport ne tarda pas à se produire tout bourré des faits nombreux du temps, avec les noms des héros, qu'ils fussent dupeurs ou dupés, victimes ou bourreaux et comme il était à la fois substantiel et clair, savant et concluant, il fut goûté par le Conseil des Ministres et remis à M. Civinis (1) pour étude après

1. Civinis était un homme de bonne compagnie, originaire de Céphalonie ou de Corfou, parlant correctement le Français ainsi que plusieurs autres langues. S'étant rendu à Saint-Pétersbourg, il eut la bonne fortune d'y être choisi comme page de l'Impératrice et d'y épouser, plus tard, une charmante Russe, fille d'un aide de camp de l'Empereur. Mais poussé par une tendance des plus coupables, il déroba les diamants de la Tsarine et put s'enfuir sans être inquiété, malgré les poursuites judiciaires exercées contre lui.

Ce fut l'Orient qu'il choisit comme le champ naturel de ses nouveaux exploits, où tout d'abord il se fit connaître comme un aventurier de haute race : sous l'habit d'un musulman, ou celui d'un Iman, il officia durant quelques mois dans la mosquée d'un bourg d'Asie-mineure, puis il devint tout d'un coup un riche touriste italien, effectuant le tour des Cyclades à bord

lecture. C'était en effet ce dernier que lord Redcliffe avait désigné comme l'émule de Vidocq en Turquie. Ayant à son actif certains faits privés inavouables, le choix semblait des meilleurs et comme indiqué d'avance.

Deux mémoires qu'il rédigea et qui furent présentés au Sultan permirent aux Turcs d'ajouter : Nous aussi nous avons notre police secrète.

d'un yach élégant, et vivant avec faste sous le nom d'emprunt du Comte de Riveroso.

De retour à Constantinople, il parvint à s'introduire dans les meilleures familles de la colonie grecque et par ses manières affables, par son air distingué, par sa verve intarissable, par sa fureur de la danse, qui contrastait avec son âge, il charmait les plus nobles dames dans tous les salons qui se disputaient sa présence. Son ascendant s'exerça même sur l'esprit de Réchid-Pacha dont il sut gagner l'estime, grâce à la vie exemplaire qu'il menait depuis longtemps aux yeux du monde, et celui-ci, à qui il devait sa nomination de directeur du bureau de la préfecture navale, (Liman-odassi), le fit nommer bientôt chef de la police secrète, poste qu'il dirigeait avec talent, et même avec dignité. Plus tard encore, il s'éleva jusqu'au grade de colonel, dans lequel il sut se maintenir jusqu'à la mort de son protecteur. Alors fatigué d'un travail incessant, résultat de ses fonctions multiples, ayant son coffre-fort bien garni, (car il était généreusement payé et son économie l'amenait à dépenser peu), il prit congé du gouvernement pour aller se retirer au sein de la mer Egée, dans l'île de Paros, où sa chance habituelle lui jeta en mariage une jeune et jolie grecque.

La chronique assure qu'il la rendit heureuse, beaucoup plus encore par son esprit et ses bonnes manières, que par la grande fortune dont il sut l'entourer. Il passa dans cette union délicieuse les cinq ou six dernières années de son existence et disparut définitivement emporté par un maladie toute fortuite.

Tel vécut cet homme extraordinaire, dont la vie accidentée, après avoir présenté des alternatives de bien et de mal, se termina si honorablement qu'il fut et demeura regretté de ses contemporains.

Tous reconnurent que Réchid-Pacha en le désignant au poste de chef de la police secrète avait eu la main heureuse, et l'opinion des Turcs actuels, c'est qu'on n'a pas encore trouvé son égal.

Quant à Lord Redcliffe, qui pouvait réclamer une si large part du succès, il préféra garder le silence, ce qu'il fit peut-être de meilleur étant données les circonstances dans lesquelles il l'affirma.

Si nous avons reproduit la substance de ces diverses péripéties, c'est pour montrer aussi de quoi s'occupait cette police et le genre de sa politique; l'histoire qui va suivre ne pourra que convaincre davantage le lecteur que rien ne ressemble plus à l'Occident... que l'Orient.

\* \* \*

Il s'agit d'une Parisienne du Boulevard, qui, sous le prénom de Juliette, étant jolie, gracieuse et spirituelle, sut charmer plus d'un Roméo mahométan.

Ses débuts s'exercèrent au profit d'un jeune Turc, tout frais émoulu dans la carrière diplomatique et qui la choisit pour sa première institutrice, heureux de pouvoir ainsi reconnaître, par la rapidité de ses progrès dans la langue de Molière que, de tous les dictionnaires, c'est encore celui de l'amour qui l'emporte sur les autres.

Elle sut si bien apprendre le Français à ce digne représentant de la Turquie qu'il arriva plus tard aux plus hauts emplois dans son pays; mais elle n'attendit pas qu'il fût au pinacle pour rompre les liens fragiles qui l'unissaient à sa personne. Lorsque l'heure de la séparation sonna pour tous les deux, elle avait néanmoins augmenté sa famille d'un bébé rose qu'elle lui laissa généreusement pour charmer les ennuis de sa route jusqu'à Constantinople. Elle-même s'en revint

en France, préférant le demi-monde de Paris au monde entier de Constantinople.

Quelques années après, soit que l'amour maternel l'eût emporté dans son cœur, ou que le vide se soit affirmé dans sa bourse, elle débarqua de nouveau sur les rives du Bosphore, embrassa son fils et remplit son escarcelle.

Toujours belle, toujours séduisante, elle eut bientôt une cour recrutée parmi les clients de son ancien élève et composée des fortes têtes, soit de la finance, soit du monde officiel, soit même de l'Administration qui tous la comblèrent de présents, hommage bien légitime rendu à la fois à ses charmes et aux fonctions élevées de son protecteur.

Pourquoi ne l'avouerions-nous pas, ils étaient huit à se partager l'honneur de posséder ses bonnes grâces : quatre chrétiens et quatre musulmans, ce qui établissait une ballance très équitable dans la théorie des religions.

Six d'entre eux comptaient leur fortune efficace par millions de livres, le septième était surtout possesseur de nombreuses combinaisons véreuses qui devaient l'enrichir dès qu'elles seraient entrées dans le domaine des faits accomplis ; il était même de ce fait catalogué parmi les princes du Robert-Macairisme. Quant au huitième, kurde et membre du Dragomanat ensemble, s'il s'était fait poète pour l'instant, il promettait de devenir plus tard un diplomate remarquable.

Enfin, pour parfaire le nombre neuf, — nous avons dit : huit ; mais il nous vient un remords, pour parfaire le nombre neuf, chiffre privilégié de l'Islam, et même du paganisme, par rapport aux neuf muses, on invita le Pacha, protecteur de la belle Française.

Dans une chambre somptueusement meublée, dont les murs recouverts de hautes glaces reflétaient une lumière éclatante, on avait installé une baignoire de marbre blanc où Juliette s'insinua dès qu'elle se fut

dépouillée du dernier vêtement qui recouvrait son corps, et les nouveaux Paris, dont elle était cette fois la déesse, lui fournirent assez de champagne pour qu'elle en fût absolument imprégnée; pendant plusieurs minutes le bruit des détonations retentit comme un feu roulant de gaie mousqueterie, et le flot de mousse dorée qui commençait à la recouvrir, lui donnait les apparences d'une de ces naïades tant aimées des peintres.

Elle riait de tout son cœur, laissant apercevoir une rangée de perles dans sa bouche voluptueuse, tandis que sa poitrine, gonflée par le plaisir, projetait en avant deux globes aussi fermes que le marbre, aussi blancs que la neige. Ce tableau méritait qu'on l'admirât.

L'amant en titre, alors, s'empara d'une coupe de cristal qu'il emplit dans la baignoire et portant le liquide à ses lèvres, but à la santé de la femme aimable qui le recevait avec si peu de cérémonie. L'exemple fut aussitôt suivi par les autres, et la chronique affirme que leur galanterie dura jusqu'au complet épuisement de la baignoire. Alors commença la véritable recette où les perles, les diamants et les bijoux tombèrent, dans ses mains largement ouvertes, comme de simples pièces de monnaie.

Seul, heureusement pour elle, le kurde du Drago-manat, naïf encore, grâce à son âge, présenta comme offrande de magnifiques pommes roses ambrées, renfermées dans un mouchoir de tulle jaune, noué à la mode orientale par des rubans multicolores.

Il avait composé pour cette circonstance des vers arabes dont il s'empressa de combler Juliette :

— Si j'étais pomme, disait-il, j'attirerais d'abord ton regard, si j'étais pomme, je caresserais tes lèvres, tandis que tes dents d'ivoire entameraient ma chair; si j'étais pomme, je glisserais sur ta poitrine de neige; si j'étais pomme...

Il y en avait une litanie qu'il tira de son écrin littéraire comme un chapelet interminable et qu'il resta bientôt seul à débiter, ses compagnons n'ayant pas jugé intéressant d'épuiser cette coupe d'un nouveau genre.

Avait-il voulu, en choisissant la pomme, rappeler les souvenirs bibliques qui s'attachent à la femme, cette inspiratrice à la fois de tant de bien et de tant de mal? Profonde question dont nous laissons la réponse à notre kurde lui-même avec l'éternité pour la résoudre.

Le Sultan, prévenu des préparatifs de cette petite fête, par un rapport de la police secrète, put constater par une simple vérification d'agent que rien n'avait été exagéré dans le programme, et que les excentricités tout anglaises qu'il renfermait n'étaient que l'expression de la vérité la plus pure.

Un second rapport parvenu à peu près dans le même temps racontait l'histoire suivante :



\* \*

Il existait dans la capitale de l'Islam un riche banquier très religieux, dévot même, intelligent, instruit, mais poussé par une passion si irrésistible vers le beau sexe que, malgré ses cheveux grisonnants, malgré sa taille légèrement voûtée, la femme restait encore le grand pivot qui le forçait à tourner,

Un gentleman de belle prestance, de ceux qu'on nommait au siècle dernier : *des greluchons de bonne compagnie*, s'offrit à lui comme un courtier de plaisirs faciles dont il fallait accepter l'intervention parce qu'elle signifiait à la fois économie de temps et d'ar-

gent. Agréé pour le rôle qu'il savait si bien jouer à la ville, il fit venir de Paris une comtesse de contrebande un peu frottée d'art et de littérature, et possédant, avec l'élégance de la taille, une physionomie agréable, illuminée par un grand air de jeunesse.

Le banquier la vit, la trouva de son goût et loua, pour la posséder tout à son aise, une sorte de petit palais dans le faubourg de Péra.

Le gentleman, par dévouement, sans doute, se chargea de l'installation comme aussi de la surveillance de la dame et poussa même ses bons offices jusqu'à se loger au rez-de-chaussée, laissant à sa belle compagne l'occupation des étages supérieurs.

Sous le charme de sa liaison nouvelle, le vieux turc ouvrit à l'intendant de ses menus plaisirs un crédit illimité pour les dépenses de ce logis superbe où, chaque soir, il venait gaiement partager les douceurs du tête-à-tête, et s'égayer de la collation qui le suivait invariablement : mais, dès que l'aiguille marquait la onzième heure, sans qu'on songeât à le retenir davantage, et pour cause, il retournait en toute hâte à son logis personnel. A cette époque vertueuse, on respectait encore l'opinion publique, et les relations irrégulières ou clandestines, lorsqu'elles étaient dévoilées, tournaient à la confusion de ceux qui les avaient fait naître.

L'honnête intermédiaire de Vénus accompagnait son maître jusqu'au seuil de la porte, le suivait du regard aussi longtemps qu'il mettait à disparaître, et lorsqu'il avait acquis la certitude d'en être débarrassé jusqu'au lendemain, la maison s'ouvrait ensuite aux invités de minuit, soit à une tourbe d'affamés qui l'envahissaient comme un lieu de plaisir, et l'emplissaient bientôt des bruits de l'orgie.

Ignorant ces faits, incapable de les soupçonner, le sigisbée, dans sa confiance excessive, continuait à jouir sobrement de son bonheur, priant Dieu non

seulement de lui pardonner ses fautes passées et futures, mais de lui conserver une petite place au Paradis.

Dans sa confiance aveugle, sa reconnaissance n'avait plus de limite à l'égard de l'homme aimable et bon qui savait l'affranchir si intelligemment des soins d'un ménage illicite; il lui fit obtenir, avec des protections efficaces, de nombreuses décorations pour le remercier de ses attentions.

L'hiver se passa de la sorte à la satisfaction de tout le monde, tant il est vrai que le bonheur est relatif et ne représente bien souvent qu'un pâle reflet de notre imagination : un mot, un souffle, et le voilà qui s'envole!

Au printemps, la fausse comtesse, poussée par son complice, manifesta le désir d'habiter la campagne et de posséder sa villa sur les bords du Bosphore, où le vieux turc s'empressa de mettre à sa disposition le yalé (1) dont il était propriétaire.

Situé dans une position merveilleuse, installé avec un luxe asiatique, ce nouveau palais devait certainement plaire à la dame qui resta confiée aux bons soins de son triste amant de cœur, et le financier, fidèle à ses habitudes, se contentait d'y venir déjeuner, laissant à sa compagne la liberté de toutes ses nuits.

Combien cette existence d'une rusée coquine, soutenue par un gredin de la pire espèce, eût-elle duré, devant l'imbécilité d'un homme riche, sans l'intervention de Civinis? Nul ne le sait! Mais le chef de la police, très au fait de ces aventures, et poursuivi de l'irrésistible désir de les faire connaître aux ministres ainsi qu'au principal banquier intéressé, en notait les détails dans un rapport journalier.

On en rit à la Porte et le banquier devenu grotesque sentit gronder d'autant sa colère et grandir son humi-

1. Maison de campagne ou villa sur le bord du Bosphore.

liation; il prit avec lui deux serviteurs et partit en caïque pour son yalé.

Aucune lumière n'en illuminait la masse sombre, le silence régnait aux alentours: on ouvrit la porte avec prudence, on parcourut l'habitation sans en rencontrer les habitants, seulement, arrivé dans la chambre de la belle, on trouva sur un meuble le billet suivant, tracé de la main du greluchon: « Ma toute belle, plume le vieux pigeon, plume-le jusqu'au vif: de ses plumes nous ferons des ailes pour nous envoler loin d'ici. »

Ce n'était ni le lieu, ni le moment de récriminer; l'heure des décisions viriles venait au contraire de sonner; l'amant trompé, sinon battu, dans tous les cas peu content, prit les vêtements de sa maîtresse, les jeta dehors, scella la porte et reprit la route de Péra, où il arriva, juste à temps, pour la première messe.

Lorsque la dame galante rentra de son expédition nocturne, escorté de son inséparable ami, elle put constater, non sans stupeur, de quelle manière elle avait reçu congé. Pas un cri d'ailleurs, elle ramassa sestoilettes un peu défraîchies, et s'embarqua sur un bateau qui partait pour Marseille où son amant la rejoignit quelques jours plus tard.

L'histoire fit grand bruit à cette époque; mais la société est organisée si drôlement que les rieurs se mirent tous du côté des aventuriers.

\*  
\* \*

La police secrète continua longtemps encore à tenter la vie privée du grand monde à Péra, elle se mani-

féta de même dans les harems turcs (1) et dans les conaks grecs et arméniens (2) ; mais la sublime Porte n'en supprima pas moins le service, trouvant que, s'il est parfois agréable de satisfaire sa curiosité, il n'est pas moins agréable souvent d'ignorer beaucoup de choses, et Civinis quitta Constantinople disant sans doute avec son patron : « Rien à faire avec les Turcs, ce sont des barbares ».

Il en fut ainsi jusqu'à 1863, époque à laquelle, soit à la suite des démarches d'un grand nombre d'Arméniens catholiques, soit pour tout autre motif, le Baron C..., natif des bords du Dniester, fut nommé Directeur de la police secrète politique près le ministre des Affaires étrangères. Il devait, en cette qualité, nommer et conduire ses agents dans la mission d'exprimer les faits et gestes du Gouvernement ; lui-même se chargeait de pénétrer dans les hautes sphères diplomatiques pour essayer d'en surprendre les secrets.

L'anecdote que nous allons raconter montrera comment ce fonctionnaire entendait la pratique de son mandat :

Il s'en alla frapper un jour à la Légation d'une des grandes puissances accréditées auprès de la Porte et, sous prétexte de lui communiquer de graves questions d'État, sollicita de l'ambassadeur une audience immédiate. Celui-ci fit répondre au visiteur que le temps lui manquait pour le recevoir, mais il l'engageait vivement à lui communiquer par écrit ce qu'il avait à dire ou à vendre, et qu'il prendrait une détermination en conséquence. L'intermédiaire revint avec une pièce écrite et renvoya le baron de C... avec une forte gratification.

La pièce qu'il avait livrée était la minute, ou plutôt le brouillon d'un traité d'alliance offensive et défensive.

1. Gynécée, en général les femmes.

2. Hôtel des Grands.

sive entre la Porte et une autre puissance opposée à celle que représentait l'Ambassadeur. Crut-il, ou ne crut-il point à cette singulière communication, tout est possible en ce monde, et plus en Turquie qu'ailleurs ; mais il parut indigné du manque de foi de la Turquie, et, sous cette impression, se rendit auprès du Grand Vizir, alors Ali-Pacha.

Son mécontentement, son émotion, tout à la fois, n'ayant pas diminué durant le trajet, il entra dans le salon de son Excellence le fameux brouillon à la main, puis après des salutations sommaires et d'un ton dépité :

— Lisez, je vous en prie ce document, Altesse ! et jugez vous-même ce que je dois penser de votre Gouvernement !

Ali-Pacha se troubla légèrement (car tout homme d'État doit avoir la conscience timorée), mais il se remit très vite, prit le papier, le lut et jugea qu'il n'avait aucune importance compromettante pour la personne du souverain. A son tour, il pria l'Ambassadeur d'ouvrir tel tiroir de son bureau et de vouloir bien en retirer la feuille qui s'y trouvait placée. Il n'était plus question, cette fois, d'une copie ou d'un brouillon, on se trouvait en présence d'un traité formel signé par deux chanceliers se partageant le sol de la Turquie.

Ali-Pacha souriait finement, car parmi les signatures se trouvait celle du visiteur lui-même :

— Voilà, lui dit-il, la réponse à vos reproches, et, maintenant, expliquons-nous tous deux.

L'explication ne fut ni longue ni compliquée, et il en résulta que si la copie de l'Ambassadeur avait été payée un certain prix, le traité régulier avait coûté bien davantage, Ali-Chérif-Pacha l'ayant acheté lui-même à Vienne ; mais il ressortit une autre moralité à laquelle on était loin de s'attendre, dès qu'on eut rapproché les deux papiers, c'est qu'ils étaient écrits de la même main, celle du chef de police.

Le Grand Vizir, dans sa colère, voulait destituer le baron de son poste, l'exiler en Turquie, que sais-je ! l'ambassadeur étranger plaida la cause du coupable, montra qu'il était un grand homme absolument méconnu, demanda de l'avancement pour lui et finalement obtint sa grâce.

\* \* \*

Vers la même époque, un autre essai de police secrète échoua comme le précédent, quoiqu'il appartint au domaine de la politique et qu'il fût dirigé par le Ministère des affaires étrangères ; il provoqua cette fois le départ du baron qui se retira muni d'une somme respectable de livres turques. Il laissa, parmi ses compatriotes, la réputation d'un chevalier d'industrie, et, parmi les Bulgares, celle d'un dénonciateur dangereux, à juger du nombre de potences élevées à son instigation et de la quantité plus considérable encore de ses victimes.

Alyanak Moustafa Pachà, Ministre de la police, causant un jour avec mon père, lui montra plusieurs dénonciations écrites de la main de ce misérable ; elles cherchaient toutes à éveiller la méfiance de ses chefs contre des hommes d'une grande valeur, ayant donné à l'État des preuves irrécusables de leur dévouement et de leur mérite, et laissant planer sur eux un soupçon de trahison.

Peut-on déclarer, d'après ces exemples, que l'institution doit disparaître des États et n'être plus remplacée ? Dieu nous en garde ! La police est un mal nécessaire né d'une civilisation raffinée, qu'il faut savoir endurer, mais qu'il convient aussi de surveiller ; on y

revint plus tard, on l'organisa sur des bases plus morales et elle fonctionne à l'heure présente aussi bien que partout ailleurs, malgré quelques défauts inhérents à la matière.

Un procès retentissant, autant que scandaleux, vient récemment de montrer cette arme, destinée à défendre et à protéger la société, comme un instrument d'abus, de crimes si l'on veut, entre les mains de chefs sans scrupules :

Il s'agissait de juger des agents de la police secrète, accusés de s'être introduits dans une maison d'honnêtes artisans et d'avoir déposé furtivement, chez eux, les ustensiles nécessaires à une fabrication de fausse monnaie.

Arrêtés sur ces allégations mensongères, arrachés à leur industrie, à leurs affaires, à leur famille, soumis à mille vexations, ces infortunés furent jetés en prison où l'un d'eux trouva la mort. Plusieurs mois s'écoulèrent avant que leur voix étouffée par les murs des cachots se fit entendre au dehors, comme un glas funèbre, éveillant l'opinion publique et troublant la conscience des juges.

La presse, il faut le reconnaître, s'émut de leurs souffrances et devint leur protecteur le plus autorisé ; par son langage énergique elle obtint que ces malheureux fussent admis à se défendre. En conséquence, on voulut bien consentir à les laisser s'expliquer devant un tribunal, à les confronter avec ceux qui les avaient déferés en justice : l'odadji (1), Kel-Mehmet, Kutchuk Mehmet et autres.

Cette fois, les rôles se trouvaient intervertis : les accusateurs devenaient les coupables. Leur audacieuse infamie se dévoilait d'elle-même, leur participation à une quantité prodigieuse d'affaires plus ou moins hétéroclites entraînait en pleine lumière, enfin leurs agis-

1. Serviteur gardien de chambre, dans les ministères. 3

sements pour extorquer des sommes aux gens qu'ils terrorisaient ne laissaient plus aucun doute dans l'esprit.

On prouva qu'ils avaient fabriqué de leurs propres mains et la fausse monnaie et les moules trouvés chez le tailleur Vassil, chez le boucher Dimitri, chez d'autres encore. Ils avouèrent que ces objets, jetés avec préméditation dans les puits, avaient été placés aussi dans certains endroits des logis, sous des meubles, pour y être retrouvés par eux, leur faire ainsi toucher les primes dues à ceux qui découvrent et font prendre de faux monnayeurs.

Mais il n'était plus temps de conjurer les terribles conséquences de leur méchante action : comme la mort en prison de l'une des victimes et celle d'un jeune enfant qu'ils avaient, selon l'expression d'un témoin lancé « comme une pastèque » contre un mur ; une jeune fille était aussi devenue folle des suites de mauvais traitements.

Ce qui reste à peine croyable, c'est qu'ils affirmèrent n'avoir agi que sur les ordres de Bahri-Pacha, Préfet de police de Péra et celui-ci, comme pour leur donner raison dès l'origine des débats, se contenta de protester dans les journaux sans fournir de preuves probantes. Venu sans fortune du Kurdistan, son pays, on lui attribue maintenant plus de quatre-vingt mille livres turques, sans qu'il ait jamais eu d'autres sources de revenus que ses appointements réguliers. Là ne se bornent pas les reproches qu'on adresse à son honneur ; on l'accuse encore, — après ce que nous racontions précédemment, ayant conscience de la déplorable situation dans laquelle il se trouvait, comme aussi de la responsabilité terrible qui pesait sur lui, — d'avoir essayé des démarches compromettantes qui lui donnèrent, à l'encontre de celles qu'il cherchait, l'apparence d'un coupable.

Il aurait en outre essayé d'obtenir la protection d'un haut personnage pour implorer la clémence du Sultan,

puis tenté d'intéresser à son sort un Drogman de certaine ambassade pour lui assurer la protection de son maître, enfin, prié le dénonciateur Carabet de modifier ses déclarations, en échange d'une somme de cinq cents livres. Ce qui prouve un peu la véracité de ces dires, c'est que ce fonctionnaire, accusé par la grande voix publique, mis en jugement devant une cour spéciale, continua d'occuper son poste.

Personnellement, je connais une dame habitant à Péra qui, dévalisée de ses bijoux pendant une absence nocturne, dut indiquer sûrement comme auteurs du vol, une femme à son service et l'amant de celle-ci, simple cordonnier du voisinage. Les preuves résultaient de ce fait que les écrins seuls avaient été vidés et laissés sur le sol de la chambre sans qu'on eût essayé de fracturer aucun meuble ; or la servante avait pris soin de se procurer la clef de la chiffonnière où les bijoux étaient soigneusement renfermés ; d'autre part, le complice avait cheminé sur le toit de la maison voisine, et non habitée, pour s'introduire à l'heure convenue par une lucarne.

Les agents de police, requis par la propriétaire, s'étaient hâtés de se rendre à son appel et de procéder à l'enquête régulière, après avoir arrêté non seulement la domestique infidèle, mais encore une de ses compagnes qui, profondément endormie, lors de la perpétration du vol, n'en connaissait pas le premier mot.

Toutes deux furent jetées en prison ; quant au complice il sut l'éviter en filant vers Athènes, refuge de la plupart de nos malfaiteurs, et se placer sous la protection des lois helléniques, dont la libéralité s'étend jusqu'à la licence.

Après six mois d'une horrible détention dans un réduit infect, privé d'air et de lumière, insuffisamment nourrie, l'infidèle servante sortit sans autre punition qu'un scorbut gagné dans ces tristes condi-

tions : la domestique innocente n'avait subi qu'un mois d'incarcération, grâce à l'intervention de sa maîtresse.

Une autre accusation, qui pesa lourdement sur Bahri-Pacha, durant son administration, c'est que les faubourgs de Péra et de Galata, étaient devenus de véritables repaires de bandits et d'assassins.

Tout ce qui provient des rebuts du monde entier, tout ce qui s'amasse et forme légion, grâce au flair particulier de cette crasse sociale, et s'implante où règne l'impunité, s'était donné rendez-vous, dans ce coin béni du ciel, pour exercer sa répugnante profession au détriment des habitants et sous l'égide de monsieur le Préfet de police. Car on prétendait encore que cette tolérance existant en vertu d'un pacte authentique, signé entre les voleurs et celui que la loi chargeait de les poursuivre, et par lequel ce peuple du bague, lâché dès la brune, libre toute la nuit, pouvait impunément se livrer à son métier, à la condition de reparaitre à l'aube, chargé de butin, et de le partager intégralement et honnêtement avec leur bienfaiteur.

Ce n'est pas tout encore, son Excellence capitalisait avec ce noble revenu, celui qu'il recueillait chaque soir de l'heureuse collaboration des croupiers avec les filles de joie, malgré la prohibition très officielle des tripots. Les jolies chanteuses internationales savaient y attirer par leurs séduisants attraits les jeunes viveurs de la ville. Ceux-ci ruinaient leurs famille en vidant leurs poches sur les tables de jeu ou dans les porte-monnaie de ces courtisanes faciles.

Et toutes ces turpitudes s'accomplissaient non seulement à l'ombre, mais encore sous la protection d'un chef de police que le soupçon n'eût pas dû même effleurer de son aile, lui dont les fonctions devaient au contraire assurer la tranquillité des citoyens et garantir leur propriété.

Que les agents subalternes reconnus coupables aient été condamnés aux travaux forcés, c'est bien que les accusés déclarés innocents aient été rendus à la liberté et réhabilités, c'est mieux ! mais qui donc indemniserà ces derniers des pertes ou des dommages que leur a fait subir une longue détention préventive ?

Ce sont de ces anomalies que l'on rencontre fréquemment dans ce pays rempli d'incohérences et qui me font souvenir, malgré moi, de l'impression pénible que j'éprouvai quand, amené par la curiosité sur le passage du Sultan, — il se rendait en grande pompe à la mosquée, au grand jour du Bayram, — je vis les cochers des équipages impériaux, cependant couverts d'or et de broderies, manquer de gants et de chaussettes (1).

Depuis cette époque assez lointaine, le costume et la tenue de ces valets ont subi de notables changements ; plutôt à Dieu qu'il en eût été de même pour des choses beaucoup plus sérieuses et d'une pratique journalière.

L'opinion générale est persuadée que les bandes qui rançonnent les maisons de la capitale ne laissent pas que d'avoir des rapports avec la police. Celle-ci, et ce point n'est pas discutable, sait toujours quand elle est mandée pour procéder à des constatations, si elle a affaire aux hommes de Christo, de Stravo ou à ceux de Dimitri.

Les voleurs ont l'habitude, en se retirant, d'abandonner derrière eux un objet quelconque : cigare, vieux soulier, couteau ; cette pièce à conviction, présentée à la police par la victime, est une espèce de point de repaire, un signe d'identité à l'aide duquel l'autorité se trouve renseignée.

Malheur aux malfaiteurs isolés qui travaillent pour leur propre compte ! ils succombent infailliblement

1 Il arrive souvent que les domestiques ainsi que leurs chevaux, à la suite d'un grand train impérial, portent des habits et des housses d'un aspect sordide.

sous les poursuites de la police et sous la dénonciation de leurs propres confrères, comme ces chiens errants qui viennent malencontreusement tomber dans les bandes de leurs congénères d'un autre quartier, pour leur disputer leur pâture.

Il est tels individus, — deux ou trois environ, — qui se promènent ostensiblement dans la ville, que l'on sait où rencontrer, celui-ci dans une rue, cet autre dans un café, auxquels il est plus prudent et plus avantageux de s'adresser qu'à la police elle-même. Ils connaissent tous les malandrins du pays, tous les pick-pockets, tous les escarpes, et se chargent volontiers, à prix modique, de retrouver les objets volés.

Les anecdotes ayant l'indiscutable privilège d'affirmer ce qu'on veut dire, tout en donnant une légèreté d'allure au sujet le plus grave, je prends la liberté d'en conter quelques-unes qui me sont parvenues et dont la première est typique.



Des malfaiteurs s'étaient introduits dans une maison de Péra, alors que tous les habitants reposaient dans un profond sommeil et, profitant d'une circonstance aussi favorable, ils avaient de préférence porté leurs pas dans la salle à manger, au rez-de-chaussée. Ils mirent en paquet divers objets, passèrent dans la cuisine et, séduits par l'éclat des cuivres voulurent emporter quelques-unes des casseroles. L'une d'elles, en tombant, réveilla le maître et le fit bondir hors du lit. Les voleurs s'enfuirent, devant la panique, en abandonnant le butin déjà préparé, et celui qu'on avait tenté de mettre à sac put alors contempler, non sans pâlir, le danger auquel il venait d'échapper fortuitement, ainsi que son mobilier.

Non seulement les gredins n'avaient rien emporté, mais, dans leur précipitation à décamper, ils avaient laissé tomber un petit paquet, soigneusement enveloppé, qui, déplié, — jugez la joie du bonhomme, — laissa paraître dix mille piastres en billets de banque.

A voleur, voleur et demi, proverbe que l'honnête bourgeois mit en pratique en y ajoutant la résolution de ne rien ébruiter de l'aventure; conséquemment, il remonta dans sa chambre, regagna son lit et reprit son sommeil interrompu par une trop courte visite de la fortune.

Mais il resta fort étonné lorsque, le surlendemain, deux agents de la police vinrent lui demander, dans son bureau même, sans employer de circonlocution, s'il n'avait pas été par hasard victime d'un vol.

— Jamais! répondit-il avec aplomb. Si j'avais été volé, j'aurais porté plainte et vous l'auriez su des premiers. Rien ne manque dans ma maison, et je ne comprends rien du langage que vous me tenez.

Les policiers partirent à regret, mais, quelques jours plus tard, deux autres se représentèrent, qui firent la même demande et qui reçurent la même réponse.

Que signifiait cet acharnement, cette persistance à vouloir découvrir un fait dont personne, pas même le volé, ne réclamait la constatation? Ce fut bien pis encore, pour son état mental, lorsque deux nouveaux personnages, à la mine patibulaire l'accostèrent cette fois dans la rue :

— Vous n'avez pas été volé, dirent-ils, c'est vrai! mais est-ce une raison pour voler les autres? Allons, ne faites point l'étonné, vous savez ce que nous voulons dire. On a laissé tomber chez vous un paquet de bank-notes, rendez-le ou vous aurez lieu de vous repentir à bref délai.

Hâtons-nous d'ajouter que les billets, mal acquis, retournèrent à ceux qui les avaient plus mal acquis encore, leur détenteur d'un moment ne voulant point

courir le risque de cette vengeance anonyme dont on semblait le menacer s'il persévérait à les garder.

\* \* \*

Les quelques aventures suivantes peuvent offrir un certain intérêt à cause de leur caractère essentiellement ottoman :

Un paysan de Guebzé, en Anatolie, possédait une paire de buffles qui constituait toute sa fortune, et je n'oserai affirmer qu'ils ne lui fussent chers et plus indispensables que sa propre femme dont le remplacement eût été plus facile et moins coûteux, si quelque accident fortuit l'avait enlevée à sa tendresse.

Ces buffles disparurent une nuit sans qu'on pût se rendre compte de la façon dont les voleurs s'étaient introduits dans l'écurie. On n'avait rien entendu, les chiens même, n'avaient point aboyé. Toutes les recherches auxquelles se livra leur malheureux propriétaire restèrent sans résultat.

Lorsqu'on lui conseillait d'aller se plaindre aux autorités, il haussait les épaules d'un air qui semblait dire : « Me prenez-vous pour un niais ? pourquoi m'en irais-je vainement perdre mon temps, ma peine et peut-être mon argent ? »

Or, voici comment les faits s'étaient présentés dans leurs menus détails :

Trois mauvais garnements, qui cherchaient aventure, s'étaient emparés des bêtes, les avaient embarquées dans une mahone (1), et avaient fait voile vers la côte d'Europe. Un vent favorable les conduisit à Ruch t chuck-Ichckmedjé où ils débarquèrent leur butin.

1. Embarcation fortement charpentée pour le transport des marchandises, allant du port jusqu'aux navires.

Malheureusement pour de si honnêtes commerçants, leur arrivée coïncidait avec le rendement des dîmes, alors que des employés spéciaux parcouraient les campagnes pour en accélérer la livraison. Un *djournaldji* (1), fort occupé à inscrire le montant de l'impôt, ainsi qu'à compter les gerbes, se mit à questionner inconsciemment nos larrons. Leurs réponses embarrassés soulevèrent des doutes dans son esprit ; l'affaire lui parut louche, il mit l'embargo sur les buffles, puis, appelant deux *zaptiés*, leur ordonna de conduire les individus suspects, ainsi que leurs bêtes, à Masri-Keug où le *caïmacan* (2) jugerait ce qu'il y aurait à faire.

Voilà tout notre monde en route, marchant en bon ordre vers la ville ; mais chemin faisant, l'un des *zaptiés* propose à son camarade de laisser échapper les inculpés et de garder pour eux les buffles, disant avec assez de raison, dans tous les cas avec une parfaite connaissance de la justice de son pays : « Ces animaux sont destinés à être mangés (3) ; mieux vaut que ce soit par nous que par d'autres. »

Plus consciencieux, ou plus novice, son compagnon se refuse à cet arrangement, de sorte que le convoi arrive à sa destination sans être diminué.

Le cas est alors exposé à Husni-Bey, Caïmacan de Macri-keug. Après un moment de réflexion, il ordonne d'enfermer séparément chaque voleur. Au bout de quelques jours, il rappelle l'un d'eux et lui dit :

— Je sais que tu n'es pas le principal coupable, et j'ai résolu afin de ne pas te retenir au détriment de tes affaires, de t'autoriser à aller chercher un *kéfil* (4).

Même proposition fut faite au second et acceptée

1. *Djournaldji*. du mot journal : celui qui tient un journal pour les recettes.

2. Sous-préfet de quatrième ordre.

3. C'est l'expression dont on se sert pour exprimer qu'une somme d'argent ou tout autre valeur a été détournée.

4. Garant

avec empressement par chacun d'eux. Heureux d'en être quittes à si bon marché, fiers d'avoir recouvré leur liberté qu'ils croyaient perdue pour longtemps, ils se hâtèrent de regagner leur pays natal où leur seul étonnement fut de s'y rencontrer cette fois ensemble, et ils se questionnèrent. En gens d'expérience, et même en gens d'esprit qu'ils étaient, ils comprirent tout de suite le motif qui avait poussé leur juge à tant de clémence envers eux.

Loin d'en éprouver quelque gratitude, car enfin ils lui devaient la clef des champs, ils firent connaître que les buffles volés se trouvaient en la possession du Caïmacan de Masri-Keug; telle était leur manière de se venger d'un homme qui, plus malin qu'eux, les avait joués sous jambe.

Et le Caïmacan, qui ne se savait pas encore si près de rendre compte de ses actions, se bornait à chercher dans le même temps, l'écoulement de sa marchandise au prix le plus avantageux; il avait même refusé avec indignation l'offre d'un détective qui lui proposait de vendre les buffles et d'en partager le bénéfice:

— Comment, s'écria ce fonctionnaire intègre, comment oses-tu parler ainsi? ne suis-je pas établi par le Padisshah pour la meilleure répartition de la justice à tous ses sujets? Et pour être infime, ne suis-je pas son représentant?

Le malencontreux conseiller s'éloigna l'oreille basse, le front rouge de confusion, pensant en lui-même que son chef était un grand homme puisqu'il avait trouvé une combinaison supérieure à la sienne.

Le caïmacan n'avait d'autre combinaison que de s'attribuer le prix des buffles à lui seul, mais comme il fut obligé de s'entendre avec deux membres de son conseil, comme il fit vendre les animaux par un intermédiaire, il est difficile d'admettre un instant que son idéal, si longuement caressé d'avance, reçut aucun commencement d'exécution et le Bulgare Hadji Théo-

dore qui les lui acheta pour trente-cinq livres turques parut être de cet avis en lui comptant la somme.

Un mois se passa sans amener d'ennui, un autre lui succéda dans la même tranquillité, et l'affaire semblait terminée là quand le véritable propriétaire des buffles se présenta inopinément devant le Caïmacan pour réclamer son bien. Celui-ci en éprouva comme une déconvenue, mais il se garda d'en rien laisser paraître ; au contraire, réunissant en faisceaux tout ce qui s'agitait en lui d'aplomb, d'effronterie et d'audace, il toisa le paysan :

— Comment prouveras-tu, dit-il, que ces bêtes t'appartiennent ? comment pourrons-nous ajouter foi à tes paroles ?

— Il ne faudra pas chercher très loin, reprit l'autre. Faites amener les buffles, la vérité comme la lumière, se présentera d'elle-même.

— Soit ! reviens demain matin, tu seras mis à même de fournir tes preuves.

Le lendemain, fidèle à sa promesse, le Caïmacan fit transmettre à Hadji-Théodore l'ordre d'amener les bêtes et celui qui les avait achetées se montra d'autant plus empressé d'obéir qu'il crut être réquisitionné pour quelque corvée.

— Maintenant, dit Husni-Bey à celui qui réclamait la propriété des animaux, et en les lui montrant, prouve-nous qu'ils sont à toi.

— Dans leur corne droite, répondit le madré, il existe un trou foré de mes mains dans lequel j'ai glissé un papier fortement roulé et sur lequel mon nom se trouve écrit ; grattez la corne, enlevez la poix, qui bouche l'ouverture, et vous reconnaîtrez que j'ai dit la vérité.

— Aferim (1) ! s'écria le caïmacan lorsqu'il eut exécuté les conseils du paysan, tu n'avais pas menti.

1. Bravo !

Reprends ton bien, remercie Dieu et bénis le Sultan devant lequel rayas (1) et musulmans sont égaux.

Le paysan de Guebzé, poussant ses buffles devant lui s'en retourna tout heureux dans son pays, célébrant les hauts faits du Caïmacan, du Padischah et de la Justice.

Mais Hadji-Théodore rentra-t-il aussi dans l'argent qu'il avait déboursé pour son achat? ce serait peu connaître l'Orient que de le croire.

On le poussa dehors, on le mit à la porte malgré ses cris, malgré ses récriminations. Il se plaignit, se remua, provoqua le scandale, rien n'y fit. On l'engagea seulement à prendre un avocat, puis à entamer un procès, s'il croyait au gain de sa cause pour avoir acheté des buffles volés.

Le pauvre homme, effrayé des complications dont on fit miroiter le nombre devant ses yeux, préféra rentrer dans le silence, ce demandant avec épouvante s'il n'allait pas être puni sévèrement d'avoir été trompé.

\* \* \*

Un zaptié suivait la route de Constantinople à Tchateldjà où il était envoyé en mission. Il s'en allait doucement balancé par l'amble de sa monture, fumant sa cigarette et regardant, d'un air distrait, les pierres du chemin, les champs qui le bordaient, les corbeaux qui passaient par bandes en croassant au-dessus de sa tête.

Sa poche était vide, sa bourse à tabac ne contenait

1. Sujets musulmans qui, jadis, payaient chaque année un *hasatch* (redevance capitale), c'est-à-dire une certaine somme d'argent pour avoir le droit de porter leur tête sur leurs épaules.

plus que de la poussière, il avait perdu le compte de ses appointements arriérés qu'il devait recevoir et malgré lui, il songeait au moyen de se procurer quelques piastres.

Il avait dépassé San Stéphano lorsqu'il avisa deux femmes turques, en compagnie d'un jeune homme, qui se livraient aux douceurs du kief (1) dans les vignes, au-dessus du joli site de Floria éclairé par un soleil radieux.

Une idée baroque lui traversa le cerveau :

— Voici mon affaire, pensa-t-il.

Il descendit de cheval, se dirigea vers le groupe des trois personnes et, d'une voix sévère, interpellant le Turc :

— Ah! trhapquin (2) que fais-tu là? s'écria-t-il. N'as-tu pas honte de ta conduite avec ces femmes, en face du ciel, sur le passage des honnêtes gens? Comme si semblable scandale n'était sévèrement puni par la loi! Vaurien! misérable!

Et le voilà qui continue à réciter le vocabulaire d'injures dont la langue turque se trouve si abondamment pourvue.

Sous cette avalanche de mauvaises paroles qui deviennent autant de menaces, le jeune homme, un peu interdit, légèrement suffoqué, essaye, mais en vain de se justifier; c'est à peine si, devant le flot loquace de son adversaire, il trouve à placer quelques mots en guise de protestation :

— Cette femme est la mienne, parvient-il à dire; celle-ci est ma belle-sœur, et, si nous sommes venus passer quelques heures à la campagne, c'est que le temps est beau et que nous sommes aujourd'hui vendredi (3).

1. *Dolce farniente.*

2. Polisson.

3. Jour férié de la semaine : le dimanche des Mahométans.

— Tu mens, reprit le zaptié avec impatience, parce que tu sais qu'un mauvais cas est niable; d'ailleurs, si tu parviens à te disculper, ce sera à Masri-Keug, devant le juge, où je t'emmène.

— Sur Dieu, reprit l'accusé, vous êtes dans l'erreur; je suis un honnête homme et tout à fait incapable de rien faire qui soit pour moi un reproche et pour les autres une offense.

L'inquiétude avait déjà gagné les femmes; cependant la crainte était chez elles mélangée d'autant de colère que d'indignation. Elles soutenaient leur compagnon avec une volubilité de paroles, avec une ardeur de gestes qui, dans toute autre circonstance, et devant un homme sans parti pris, leur eût certainement mérité la victoire.

Le faux gardien de la morale publique ne s'en laissa nullement impressionner, car ses intentions visaient autre chose que des excuses et, si ses interlocuteurs l'eussent deviné plus tôt, l'entretien se fût terminé rapidement.

Pour brusquer l'entretien, le gendarme proposa de laisser partir le trio contre une caution de cinq livres :

— Cinq livres! exclama le pauvre homme. Les ai-je touchées de ma vie! Cinq livres! je ne les ai pas. Cinq livres, où voulez-vous que je les trouve dans cette vigne?

Après des pourparlers nombreux, lorsque le zaptié fut bien certain qu'il n'obtiendrait pas davantage, il descendit à une livre turque et l'empocha. Il remonta sur son cheval puis continua son voyage, fier de sa ruse, fier du succès.

Seuls, Ahmed-agma et les deux femmes, soulagés de leur argent, s'en revinrent au logis trouvant, avec quelques motifs plausibles, que cette journée leur coûtait cher, si cher qu'ils ne purent se résigner à une si grande perte. Il fut convenu, séance tenante, qu'on se rendrait le lendemain à Masri-Keug, au Conak du

Caïmacan pour lui raconter l'aventure et solliciter la remise de l'amende :

— Nous n'avons aucune connaissance du fait, fut-il répondu à l'orateur ; mais nous allons vous placer en présence de tous les zaptiés qui sont ici ; peut-être pourrez-vous reconnaître celui dont vous vous plaignez.

On fit défiler toute la garnison devant Ahmed, qui ne parvint pas à retrouver son homme de Floria, lequel sans doute fumait voluptueusement sa cigarette dans quelque café de Tchataldja, et dupé, déçu, chagrin, il s'en retourna toujours veuf de sa livre turque dont le souvenir fut assaisonné de piteuses réflexions, étant donnée la facilité avec laquelle il se l'était laissé extorquer.

Tant est grand le prestige de l'autorité et celui de la force armée, quelque abus qu'on en fasse.



Un épicier, du nom de Hadji-Giorgin, possédait depuis plusieurs mois un garçon de magasin qui, par son exactitude au travail, par sa politesse envers le client, par sa fidélité à son patron, constituait la perle des employés passés, présents et futurs. Devant les tribulations réservées à ses confrères, moins bien servis que lui-même, le commerçant se frottait les mains en souriant, se déclarant le plus fortuné des hommes.

Dimitri n'avait qu'une exigence, contre laquelle il eût été dangereux de lutter : c'était de disparaître chaque dimanche pour aller rejoindre à Psomatia, celle qui gouvernait et dirigeait son cœur.

Un dimanche que, fidèle à ses habitudes, le chemin de fer l'avait transporté dans la région de ses folles amours, après avoir pris congé de son maître, celui-ci s'aperçut de la disparition de deux livres turques dans le tiroir où s'accumulaient ses recettes.

Il fouilla pendant un instant sa mémoire, cherchant à se rappeler l'usage auquel il avait fait servir cette somme; mais il fut contraint de s'avouer bientôt que, ni lui ni ses proches ne l'ayant touchée, son absence constituait un simple larcin. Ses soupçons se portèrent immédiatement sur Dimitri comme seul coupable d'une faute aussi grave, et l'ensemble de ses qualités, de ses mérites, de ses services même, disparurent en un instant; de son souvenir il ne resta que celui d'un indigne voleur, digne des plus grands supplices.

Hadji-Giorgin courut au corps de garde, avisa l'officier de gendarmerie, lui raconta son aventure et obtint de sa bienveillance que deux de ses hommes partissent à Psomatia pour s'emparer de l'inculpé. Celui-ci humait l'air à la fenêtre lorsqu'il aperçut les agents se diriger de son côté, et, comme il n'avait point la conscience nette, il comprit immédiatement ce qu'on allait lui demander :

— Tu viens de dérober deux livres à ton maître! s'écria l'un des gendarmes; mais si tu consens à les rendre de bonne grâce, tu seras traité avec indulgence par égard pour ta conduite antérieure.

— Les rendre? répliqua Dimitri. J'en serais bien en peine, je les ai mangées (1)!

— Avec qui?

— Tout seul.

— La chose est impossible, en aussi peu de temps, puisque tu t'es rendu directement chez Photini.

1. En turc « youttoun » expression qui s'emploie également au positif ou au figuré.

— Vallaha (1) ! je les ai mangées seul.

— Nous allons arrêter ta maîtresse aussi et nous arriverons par elle à connaître la vérité.

— Ne vous donnez pas cette peine, Photini n'est pas coupable, je les ai mangées seul.

Et il ne voulut point démordre de sa déposition.

Ramené à Yedi-Kgoulé, il maintint encore les mêmes arguments devant l'autorité; mais en expliquant leur sens d'une façon plus intelligible :

— Voici comment je les ai mangées : en apercevant les zaptiés et pour qu'ils ne pussent trouver sur moi les pièces qui m'auraient trahi, je les ai promptement avalées avec du pain.

— S'il en est ainsi, dit le Bimbachi (2), en se tournant vers ses aides, nous sommes assurés de rentrer en leur possession. Qu'on le prenne, qu'on l'attache à l'écurie et que l'un de vous reste auprès de lui jusqu'à ce qui lui plaise de les restituer.

Ainsi fut fait : les gardiens se relayèrent d'heure en heure jusqu'au moment où les deux livres réapparurent à la lumière.

Après les avoir purifiées, après leur avoir rendu l'éclat qui convient à d'honnêtes pièces d'or, le zaptié, chargé de cette vilaine besogne, se disposait à les remettre aux mains de son chef, quand une idée lui poussa qu'il mit à profit sur l'heure :

— Il est évident, pensa-t-il, que ces deux pièces ne parviendront jamais intactes à leur propriétaire; elles ont une trop longue route à parcourir pour qu'il en soit ainsi; pourquoi ne serais-je pas celui qui va les entamer ?

Et, pour être celui-là, il courut chez un changeur qui, moyennant un honnête escompte, transforma l'une des livres en quatre pièces de medjidiés et cinq

1. Sur Dieu !

2. Major commandant.

quarts. Il prit un medjidié, un seul, sachons-lui gré de cette réserve, et, très enchanté de son expédient, remit scrupuleusement le reste au Bimbachi.

— D'où vient, demanda l'officier fort étonné, que tu ne me rapportes pas deux livres intacts ?

— Je n'ai trouvé que cela, répondit le soldat.

Le délinquant est rappelé ; on lui montre la livre, les quatre medjidiés et les cinq quarts. Il se récrie indigné :

— J'ai rendu ce que j'ai pris, dit-il, c'est-à-dire les deux livres que j'avais avalées.

Si l'une d'elles s'est divisée en route, il faut supposer qu'il existe des sarafs (1) dans mon ventre et je puis prouver le contraire.

Le zaptié persiste de plus en plus dans sa déclaration précédente : c'est tout ce qu'il a trouvé.

Survient le *bacal* (2) anxieux, lui aussi, de connaître le résultat des fouilles ; on lui présente la livre et ce qui reste de l'autre :

— Il y avait deux pièces pleines, avoue-le, Dimitri.

— C'est ce que je m'égosille à prouver, patron ; mais on refuse de croire à ma loyauté.

Il fallut s'en tenir à cet embryon d'interrogatoire et n'aller pas plus avant dans l'inconnu du procès. Hadji-Giorgin se désista de sa plainte dès qu'il aperçut un greffier qui s'offrait à la rédiger moyennant la somme de deux medjidiés. Il comprit, au cas même où sa cause serait gagnée, qu'il aurait à ajouter quelque autre chose à son argent, et philosophiquement il réintégra dans sa poche ce qu'on voulut bien lui en laisser.

Voilà comment dans ce beau pays d'Orient, les livres turques se changent en medjidiés et en quarts de medjidiés dans un voyage circulaire d'où il semble

1. Changeurs.

2. Marchand de comestibles en détail pour les pauvres.

qu'elles dussent revenir intactes, et voilà comment aussi la police tranche les différends.

Ce qui semble étonnant, c'est qu'en dépit d'une mauvaise organisation policière, il se commette moins de crime à Constantinople que dans toutes les autres capitales de l'Europe; la statistique le prouve d'une manière irréfutable.

C'est là un résultat d'autant plus surprenant que les agents, étant peu et mal rétribués, la plupart mariés, surchargés de famille, sont fatalement amenés à soustraire quelques misérables piastres à leurs clients, et sans intention mauvaise, uniquement pour subsister, en attendant l'arriéré de leur solde qui n'arrive jamais.

Cette vérité est si connue autour d'eux que nul ne songe à les incriminer de leurs prévarications quasi imposées par les circonstances dans lesquelles ils sont forcés de servir, de vivre ou plutôt de mourir.

A quelle cause attribuer ce peu de criminalité? Serait-ce précisément au rouage si peu compliqué de la vie sociale en Orient alors que cette machine si savante dans toute l'Europe est un mirage bien plus qu'une réalité pour le bonheur des créatures. La civilisation, telle qu'elle est comprise actuellement chez les peuples modernes, avec les institutions politiques, morales et religieuses en vigueur, n'est pas plus à même de rendre l'homme heureux que le chameau ou le cable de l'évangile de passer par le trou d'une aiguille.

Bien au contraire, tout concourt à le rendre envieux méchant, cupide, et misérable en le poussant à la soif du gain, du plaisir et du luxe; il en revient de même que Messaline : fatigué mais jamais rassasié.

Lorsqu'il nous arrive de relire l'Écriture sainte ou l'histoire des primitifs, le premier sentiment qui s'en dégage, malgré l'opinion que nous venons d'émettre, c'est que l'ignorance qui devait rendre l'homme heureux ne cesse de le pousser aux crimes, aux assassinats, aux rapt, aux incestes, non seulement

dans la personne du menu peuple, mais, — et c'est là le côté grave, — dans celle des sages et des prophètes. Cette désorganisation prend un caractère encore plus précis au moyen âge, époque de barbarie où les anciens chevaliers, les spadassins, les guerriers, tous ceux enfin que la noblesse actuelle glorifie comme ses ancêtres, se montraient les héros de l'injustice et de l'exaction.

Comme conclusion, nous devons déclarer cependant, que la civilisation, telle qu'elle est aujourd'hui, malgré ses imperfections sensibles, est en progrès réel ; qu'elle améliore l'humanité et qu'elle offre plus d'un côté consolant pour l'avenir.

Alors, cette douceur de caractère des peuples de l'Orient, notre objectif dans cette étude, devrait être attribuée, soit au climat, soit à un don naturel de la Providence, soit encore aux effets de la sage législation de l'Islam. C'est dans tous les cas un problème intéressant que je sou mets, dès maintenant, à la sagacité et à la science des hommes éclairés de l'Occident.

X...

AKAΔHMIA AΘHNΩN



007000023959

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ